

promesse ; aussi, rapporte la légende, ne tarda-t-il pas à être puni de son parjure : il devint aveugle, et mourut, peu après, dans la misère la plus profonde.

(A suivre)

Constantine, janvier 1863.

L. FÉRAUD.
Interprète militaire.



UN VŒU D'HUSSEIN BEY.

Constantine 1807.

La province de Constantine, sous la domination turque, offre fréquemment le spectacle d'intrigues, de révoltes et de guerres, dont les causes sont tombées dans l'oubli, faute de documents historiques contemporains.

Dans une précédente communication, j'ai fait connaître le marabout Si-Zebouchi, personnage presque ignoré, qu'un excès de fanatisme ou d'ambition, cachée sous le voile de l'hypocrisie, arma contre la domination turque, et amena l'insurrection si funeste à l'infortuné Osman bey. Je viens signaler, aujourd'hui, une prière authentique, trouvée par hasard au milieu de vieux titres conservés dans une Zaouïa, qui dépeint avec beaucoup de clarté les idées et les préjugés du temps. — Avant de transcrire ce document, il convient d'exposer en quelques mots par quel enchaînement de circonstances le bey Hussein en arriva à établir un acte de cette nature.

I.

Salah bey, bien connu par son esprit éclairé et son génie organisateur, fonda, tant à Constantine que dans le reste de la province, de nombreux établissements d'utilité publique (1) qui, à une certaine époque, finirent par absorber la majeure partie de ses revenus. Le moment de payer l'impôt au dey d'Alger (Denouche) étant venu, il eut recours à son voisin de Tunis, Hamouda Pacha, pour compléter la somme nécessaire. Celui-ci expédia à Constantine, sous la surveillance du Bache-Sïar (courrier de cabinet), quelques milliers de pièces d'or enfermées dans des caisses, mais, pendant le trajet, le Bache-Sïar enleva secrètement cet or, et y substitua des pierres à fusils.

Salah bey, se croyant le jouet d'une mystification, entra dans une violente colère et renvoya immédiatement le Bache-Sïar à Tunis, avec une lettre d'injures à l'adresse d'Hamouda Pacha. La mission était des plus scabreuses, mais le Bache-Sïar était trop effronté pour ne pas s'en acquitter avec habileté, d'autant plus qu'il y allait de sa tête. Quoi qu'il en soit, on sent qu'il dut agir avec une ruse inouïe, puisque, par d'adroites insinuations il laissa entrevoir que Salah bey, gêné dans ses finances, était lui-même l'auteur de cette grossière substitution. Le bey de Tunis dissimula néanmoins son mécontentement et expédia une seconde fois la somme demandée. De sorte que les deux souverains, au lieu de s'expliquer pour débrouiller cette énigme, s'en tinrent à se suspecter l'un l'autre, ce qui démontre combien était vicieux leur système de relations politiques ou autres, confiées à un intermédiaire parfois infidèle. Un refroidissement très-marqué commença à se manifester de part et d'autre, à dater de cette époque.

Les détails qui précèdent sont puisés dans des documents laissés par El-Hadj-Amar-ben-Zagouta qui, dans le présent récit va jouer bientôt un rôle important. Leur publicité, bien tardive, me faisait hésiter à les mentionner ; je ne m'y suis déterminé qu'après avoir consulté le vieux Kadi Si-Moustafa-ben-Djelloul, dont la famille, de père en fils, a rempli les fonctions de Bache-Kateb, secrétaire en chef, auprès des beys de Constantine. Si-Moustafa se souvient

(1) Voir les notices de M. Cherbonneau sur les établissements fondés par Salah Bey.

très-bien de l'emprunt que fit Salah bey au Pacha de Tunis ; il ignore, cependant, la circonstance de la substitution du Bache-Sïar, particularité que je donne ici *sous toute réserve*, tant elle me paraît extraordinaire.

En 1805, le Dey d'Alger, Ahmed, fut obligé de réclamer à plusieurs reprises et toujours sans résultat, les cadeaux que Tunis était dans l'usage de lui envoyer (1). Je dirai bientôt les raisons qui déterminèrent Hamouda Pacha à rompre définitivement avec la régence d'Alger, en refusant énergiquement l'envoi de ces cadeaux.

En 1805, Abd-Allah, bey de Constantine, reçut l'ordre d'entrer sur le territoire tunisien. Un corps d'armée se mit en effet en marche, et enleva, près de Kalaât-es-Senam, au-delà des Oulad-Yahya-ben-Taleb, un nombre considérable de troupeaux. L'année suivante, le Dey prescrivit de recommencer les hostilités. Dans son histoire des beys, M. Vayssettes raconte, mieux que je ne le ferais moi-même, comment cet ordre fut accueilli à Constantine.

« Ahmed, Dey d'Alger, fit de nombreux préparatifs pour entrer en campagne dès le printemps suivant. Sur ces entrefaites, la paix ayant été rompue avec la France, Ahmed, contre la foi des traités, remit La Calle aux Anglais et leur abandonna la pêche du corail. Cette cession mécontenta fort les habitants de la province de Constantine, habitués depuis longtemps à entretenir des relations commerciales avec la France. Abd-Allah-bey, épousant la cause de ses administrés, écrivit au Pacha, pour lui adresser des représentations à ce sujet et lui exprimer la crainte que les populations ne se soulevassent et ne prissent parti pour le Bey de Tunis, dans la guerre qui se préparait. Blessé de ces observations, le Dey, sans tenir compte de sa bravoure et de ses services passés, envoya l'ordre de lui donner mille coups de bâton et de le décapiter ensuite. Sa colère se porta même sur la femme de ce malheureux, Deïkha-bent-Hassan-bey, qu'il fit mourir dans d'affreux supplices.

Cette double sentence fut exécutée, et un nouveau bey vint prendre la place d'Abd-Allah (2). »

Husseïn succéda à l'infortuné Abd-Allah ; c'était un tout jeune

(1) Depuis la prise de Tunis par le bey de Constantine, Bou-Kemïa, en 1714, les Tunisiens payaient à la régence d'Alger un tribut annuel consistant en un navire chargé d'huile, d'essence de rose, de chachias et de vêtements en soie.

(2) Voir M. Vayssettes. — Revue Africaine. — 3^e année, P. 265.

homme, sans expérience, ayant toujours vécu en dehors des affaires politiques, qui, arrivant au pouvoir dans des circonstances difficiles, jugea à propos de s'entourer de conseillers choisis parmi les anciens favoris de Salah-bey, son père. On lui fit comprendre qu'avant de songer à porter les armes chez son voisin, il était d'abord de son devoir d'obtenir le calme dans la province. — En attendant, il simula des préparatifs d'invasion, afin de satisfaire l'humeur belliqueuse du Dey, mais en même temps aussi, il expédiait secrètement des agents dévoués auprès de Hamouda-Pacha, pour négocier une réconciliation.

Deux notables de Constantine, el-Hadj-Amar-ben-Zagouta, que j'ai nommé plus haut, et el-Hadj-ben-Mamâ, furent chargés de traiter cette affaire de confiance. On comptait beaucoup sur les démarches de ben-Zagouta, homme intelligent, qui déjà à plusieurs reprises avait rempli à Bône les fonctions de *Merkanti*, c'est-à-dire d'agent du Bey auprès des comptoirs européens (1).

Pour suivre un ordre chronologique dans la marche des événements qui nous occupent, il convient d'exposer maintenant ce qui se passait à Tunis. El-Hadj-Moustafa surnommé Ingliz, ex-bey de Constantine, destitués en 1803, à la suite de nombreuses plaintes motivées par l'inconduite de son fils Ali, au lieu de se retirer à la Mecque, comme il l'avait promis, préféra s'arrêter à Tunis, où il trouva asile auprès de Hamouda-Pacha. Poussé par l'ambition, il conçut le projet de reprendre son ancien gouvernement, et intrigua avec activité auprès de son hôte pour le déterminer à s'affranchir du tribut périodique envoyé à Ager, et de profiter de cette rupture pour marcher sur Constantine. Il finit par captiver son esprit, en lui persuadant que ses relations avec les grands chefs de la province lui donnaient un immense ascendant sur les populations, prêtes à se soulever au premier signal qu'il donnerait. Hamouda, déjà irrité de la *razia* inattendue de Kalaat-es-senam, se laissa séduire par ces brillantes promesses, et se disposa immédiatement à faire marcher ses forces sur Constantine. Le commandement de ses troupes, fut confié à Seliman Kihâïa et au Sahab-Taba, garde des sceaux de la Régence.

(1) El-Hadj-Amar-ben-Zagouta avait encore été envoyé à Tunis vers 1830. — El-Hadj-Ahmed bey en avait fait son oukil, fonctions équivalant à celles d'agent consulaire. — Il fut mis à mort à la suite d'une intrigue suscitée par Ben-Aïça, bache-Hamba de Constantine.

Les deux émissaires envoyés par Hussein-bey rencontrèrent l'armée ennemie près de la frontière. Ingliz bey et son fils Ali qui en étaient en quelque sorte les guides, craignant que leur démarche n'amenât un arrangement pacifique, auraient voulu leur faire rebrousser chemin, mais le Kihaiïa, plus prudent, jugea convenable de les laisser parvenir jusqu'à son maître. Hamouda-Pacha les accueillit avec bonté, mais pendant près de six mois, les retint dans une sorte de captivité, ne voulant rien conclure, et ne les laissant communiquer avec personne.

Cependant, les Tunisiens étaient déjà arrivés en vue de Constantine, sans avoir éprouvé la moindre résistance. C'était une véritable armée d'invasion composée non-seulement de troupes régulières, mais encore de plusieurs tribus, telles que les Dreïd tunisiens, traînant à leur suite femmes, enfants et troupeaux comme dans une émigration.

Hussein Bey réunit à la hâte le peu de troupes qu'il avait sous la main, et fit un simulacre de résistance aux environs de l'Oued *bin-el-berar'et*, ruisseau qui coule à cinq kilomètres à l'est de la ville. Il se heurta sans aucun succès contre cette masse innombrable d'agresseurs, et se rebuta tellement de ce premier échec, qu'il s'éloigna aussitôt dans la Direction de Djemila, puis chez les Rir'a de Sétif, sans vouloir une seconde fois tenter la fortune des armes. Il ne revint à Constantine qu'un mois après, avec les troupes de secours envoyées d'Alger.

Les Tunisiens dressèrent leur camp sur les plateaux du Mançoura et de Sidi-Mebrouk, et pendant un mois et un jour assiégèrent Constantine sans interruption. Un chant populaire, dont le texte arabe a été publié par Si-Salah-el-Anteri (1), nous fait connaître les diverses péripéties de ce siège mémorable. Si les agresseurs avaient été plus adroits, ils auraient en quelque sorte réduit Constantine en poussière, tant ils lancèrent de bombes et de boulets, mais heureusement leurs projectiles mal dirigés, passant au-dessus de la ville, allaient tomber au-delà (2).

Les assiégés, livrés à eux-mêmes, se défendirent avec énergie

(1) Essai sur l'histoire de Constantine, texte arabe par Si-Salah-el-Anteri.

(2) L'artillerie tunisienne avait pris position vis-à-vis d'El-Kantara, à deux cents mètres environ, à gauche du cimetière israélite.

contre les fréquents assauts des Tunisiens, dont les efforts se portèrent sur Bab-el-Oued et les abords du Tabia (1). Les deux seules pièces de canon qui existaient alors en ville étaient traînées à tour de rôle sur les points menacés.

Le trentième jour du siège, ceux des gens de Constantine veillant du côté du Tabia aperçurent les immenses troupeaux de moutons et de chameaux tunisiens, paissant journallement dans les prairies du Hamma, retourner rapidement vers le camp, chassés par leurs gardiens effarés. Les premières troupes venues d'Alger par mer, après avoir débarqué à Bône, étaient enfin signalées vers Smendou. C'était la cause de cette panique.

Presqu'en même temps, les Algériens, qui avaient suivi la voie de terre, couronnaient de leurs tentes les hauteurs d'Aïn-el-Hadj-Baba. Le lendemain, les deux corps d'armée de secours, sous les ordres du Bache-Ar'a, faisaient leur jonction, et prenaient position sur les contreforts de Bou-'Amroun, entre l'aqueduc romain et le Fedj-Allah-Akber, sur la rive droite du Roumel (2).

L'artillerie algérienne ouvrit aussitôt son feu. De part et d'autre, des colonnes d'attaque descendirent sur les bords du Bou-Merzouk pour en venir aux mains. Une centaine de Turcs de l'armée tunisienne parvinrent à franchir un gué de la rivière, dirigeant leur attaque sur le camp ennemi. Les Turcs d'Alger obtinrent de se porter seuls à leur rencontre ; après quelques coups de fusil échangés, ils se ruèrent les uns sur les autres à l'arme blanche et, en présence des deux armées, se livrèrent un combat à outrance. Les Algériens, mieux armés ou plus aguerris, remportèrent la victoire (3).

Pendant la nuit qui suivit cette bataille acharnée, le Kihaiâ dé-moralisé, alors que le succès était encore en suspens, prit la fuite avec ses troupes régulières, abandonnant sur place ses canons et tout son matériel de campagne. Lorsque, au point du jour, les Algériens revinrent à la charge, ils ne trouvèrent devant eux que les

(1) Le Tabia est ce que nous nommons aujourd'hui le boulevard du Nord et se prolongeait jusqu'à la Tour Romaine.

(2) Le Fedj-Allah-Akber est le petit col dans lequel passe l'ancienne route de Batna, à côté du premier télégraphe de cette ligne. L'Aïn-El-Hadj-Baba, est au-dessous du premier télégraphe aérien de la route de Sétif, au-delà du polygone.

(3) Le combat eut lieu sur le plateau de la pépinière du Gouvernement. Voir M, Vayssettes. — Revue Africaine. — 3^e année, P. 267.

tribus arabes dans un désordre inexprimable, épouvantées et n'opposant plus aucune résistance. Le butin fut immense ; on traîna en triomphe à Constantine les canons laissés par les Tunisiens. Ce sont ces mêmes pièces qui ont défendu la ville contre nous pendant nos expéditions de 1836 et 1837. On amena aussi un nombre considérable de femmes et d'enfants, qui furent relâchés quelques jours après. Quant aux hommes faits prisonniers, on leur coupa les oreilles pour les envoyer à Alger, comme trophée de la victoire.

فص ودينته وخالي ودينته

« Coupe une oreille et laisse une oreille »

dit-on encore ici aux Tunisiens pour leur rappeler leurs cris de désespoir pendant la poursuite qui suivit la déroute. Mais ceux-ci répondent à l'injure par ces mots, prononcés par Seliman-Kibaïa, en rendant compte de son désastre :

يا حمودة باشه اهل فسنطينة يهود لاخرجوا مشاية لاخربوا بارود

« O, Hamouda-Pacha, les habitants de Constantine sont des juifs, ils n'ont osé ni se ranger en bataille, ni faire parler la poudre. »

Les Tunisiens ajoutent encore pour exprimer la difficulté de pénétrer dans Constantine :

رحموا جدودكم الى بنسواو بلديكم على صوانته
الناس يزكوا عليهم الغربته وانتم تزكوا عليهم

« Bénissez la mémoire de vos aïeux, qui ont construit votre ville sur un roc ; — les corbeaux fientent ordinairement sur les gens, tandis que c'est vous qui faites tomber vos excréments sur les corbeaux. »

Quatrain rabelaisien, dont la grossière naïveté en dit plus que toutes les descriptions topographiques sur Constantine, véritable forteresse naturelle.

Je dois mentionner ici une circonstance digne encore des souvenirs de l'histoire locale.

Pendant le siège de Constantine, Ingliz bey et son fils, profitant d'une nuit obscure, allèrent jusqu'à la Zaouïa de Sid-Saïd, sur le

Koudiat-Ati, de laquelle ils retirèrent une somme d'argent assez considérable, qu'ils avaient enfouie du temps de leur puissance (1). Après la déroute éprouvée devant Constantine, ils crurent pouvoir retourner auprès de Hamouda-Pacha. Mais le Bey, mécontent, les chassa de sa présence, non sans leur avoir reproché d'être les principaux instigateurs de cette désastreuse expédition. En trahissant leur patrie, ils l'avaient trompé lui-même, leur dit-il, en promettant l'appui des populations, qui, au lieu de lui être favorables, avaient maltraité et dépouillé les débris de son armée. Ali ne voulant pas survivre à son déshonneur, se pendit, assure-t-on, après cette scène. Quant à Ingliz, son père, il vécut encore quelques années dans l'isolement, et mourut également à Tunis.

II

« Le Bache-Ar'a demanda au Dey d'Alger l'autorisation de poursuivre sa victoire jusque sous les murs de Tunis, qui, ajoutait-il, après l'échec que venaient d'éprouver ses armées, ne pouvait manquer de tomber sous leurs coups (Vayssettes). » C'est au moment d'aller faire cette conquête que Hussein-bey, écrivit le document dont voici le texte et la traduction.

TEXTE.

Sur le cachet :

عبدہ حسین بای ابن صالح بای سنہ ۱۲۲۱

وسلم تسليماً
والله وصحبه

الحمد لله وصلى الله على سيدنا ومولانا محمد وعلى

لسيعلم من يفوق على امرنا هذا من المشايخ الاعلام والفقهاء الكرام
والفضات والولات اننا اشهدنا على انفسنا والتزمنا التزاماً كلياً

(1) Il y a quelques années, un juif de Constantine apprit qu'Ingliz bey avait encore caché des sommes considérables dans un jardin du Men'ia, près du pont d'Aumale. Il fit l'acquisition de ce jardin et exécuta des fouilles dans tous les sens. L'acharnement qu'il mit à diriger les travaux et à surveiller lui-même, pendant la nuit, les tranchées ouvertes par ses ouvriers, altéra sa santé, et il ne tarda pas à succomber sans avoir rien trouvé, bien entendu.

بحيث لا تسعنا المخالفة عليه وهو ان قدمنا الى تونس بمحالنا
وعساكرنا وسهل الله امرها علينا واخذناها بالشيخ سيدي علي العريان
والسيد محمد بن سي سعيد ما يحتاجوه منا من بناء دار تكون بفرجه
واصلاح مسجده ونجعلوا له اوفاجا معلومة يستعينون بها على
الطلبة وضيافة الغرباء والواردين عليهم وابنا السبيل بعلينهم بالاعانة
لنا بدعايهم الصالح الحالب لكل المنافع والمصالح فنحن اولادهم
وعيبنا في وجههم ومعتمدون على الله تعالى ونبيه صلى الله عليهم وسلم
وعليهم ولا زايد سوى اغتنام الدعاء الصالح منهم ومن امثالهم
حشرنا الله تعالى في زمدتهم وحزبهم والله الموفق للصواب واليه
الرجوع والهاب لا رب غيره ولا معبود سواه والامر كله لله والسلام
من الاسعد السيد حسين باي اعزة الله بمنه امين اوائل ربيع
الثاني عام ١٢٢٢

TRADUCTION.

Cachet : « Le serviteur de Dieu, Hussein bey fils de Salah-bey, l'an 1221 (1806).

» Louanges à Dieu. Que Dieu répande ses grâces sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons; qu'il leur accorde le salut.

« Qu'il soit notoire aux Cheikhs érudits, aux nobles docteurs, Kadis et fonctionnaires qui notre présent ordre verront, que nous déclarons d'une manière formelle, authentique, afin de ne pouvoir revenir sur cette décision, que :

» Si nous marchons sur Tunis avec nos armées, et que Dieu, favorisant notre entreprise, nous accorde de prendre cette ville (nous nous imposons l'obligation), d'accorder au Cheikh Sidi-Ali-el-'Arian

et à Si-Mohammed-ben-si-Saïd (son oukil) (1) tout ce qui lui sera nécessaire, de notre part, pour la construction d'une maison près (de l'oratoire du Santon) et mettre en bon état sa chapelle.

» Nous lui assignerons une dotation déterminée, dont les revenus subviendront à l'entretien des Tolba, à donner l'hospitalité aux étrangers, prêter secours aux indigents et aux voyageurs qui auront besoin de leur aide.

» Nous réclamons d'eux qu'ils nous assistent par leurs saintes invocations qui sont de nature à nous attirer toutes les faveurs célestes, car nous sommes leurs enfants; ils sont responsables des maux qui pourraient nous atteindre (texte : nos fautes seront sur leurs faces).

» Nous mettons notre confiance en Dieu très-haut, en son prophète (que Dieu lui accorde sa bénédiction, salut), et en eux.

» Nous n'avons plus à réclamer que l'exaucement des vœux qu'ils feront en notre faveur et de ceux des saints personnages qui peuvent leur être comparés.

» Dieu fasse que nous soyons placés dans leur catégorie. — Dieu dirige dans la voie de la vertu; tout retourne à lui et il dispose de tout. — Il n'y d'autre maître que lui; Nul autre n'est digne d'adoration, tout émane de lui. Salut.

» Que Dieu le fortifie par sa bonté.

» Premiers tiers de Rebia el-Tani, l'an 1222 (deuxième quinzaine du mois de juin 1807 (2) ».

On se méprendrait sur le but de cette prière, si l'on supposait que le bey Hussein l'établit par zèle pour la foi musulmane. L'opinion du vieux Kadi Si-Moustafa-ben-Djelloul est que ce fut, de la part du Bey, un acte politique déguisé sous les couleurs de la religion pour se créer un appui dans les gens de cette Zaouïa. Les Turcs, intérieurement, avaient en effet une confiance peu solide dans les vertus de ces prétendus santons; ils n'hésitaient point à leur faire trancher la tête quand ils les gênaient, mais il les traitaient aussi avec certains égards, pour ménager, flatter, dirais-je même, leur susceptibilité et s'en faire ainsi des alliés, toutes les fois qu'ils en

(1) Il y a, je crois, une faute dans le texte. — Il eut été préférable de dire : « Nous accordons à Si-Mohammed-ben-Saïd, Oukil de la chapelle du cheïkh Sidi-Ali-el-'Arian. »

(2) La Zaouïa de Sidi-Ali-el-'Arian est située chez les Ouled-Kebbab.

avaient besoin. Leur concours était très-utile pour maintenir le calme dans les esprits. Au moment où Hussein allait entreprendre une expédition lointaine, il cherchait de cette manière à s'attacher ceux qui pouvaient exercer une influence sur ses sujets et les détourner de toute velléité de rébellion.

Hussein bey et le Bache-Ar'a, à la tête d'une puissante armée, composée des troupes venues d'Alger et des contingents de toutes les tribus de la province de Constantine, firent leur entrée sur le territoire tunisien, le massacre et le pillage marquant leurs pas sur tous les points.

Arrivés sur les bords de l'Oued-Sirat, affluent du Mellag, ils trouvèrent tout-à-coup devant eux les troupes de Hamouda-Pacha, venues pour leur disputer le passage. Ces troupes formaient deux camps non loin l'un de l'autre : le premier de ces camps, ne s'attendant point à une attaque aussi brusque, fut enlevé avec rapidité ; tout annonçait que les Algériens allaient remporter une nouvelle victoire, qui leur eut ouvert probablement les portes du Kef et les eut conduits ainsi jusqu'à Tunis, comme du temps du bey Bou-Kemïa. Pour obtenir ce résultat, ils n'avaient qu'à poursuivre les fuyards dans la direction de leur second camp qui, peut-être, surpris ainsi, n'eût pas opposé plus de résistance que le premier. Mais, trop confiants dans ce premier succès, ils les laissèrent s'éloigner tranquillement, pendant que, de leur côté, ils pillaient les tentes dont ils venaient de se rendre maîtres.

Les Tunisiens, ayant eu tout-le temps de revenir de leur première surprise, se reformèrent sous les yeux de Seliman-Kihaïa ; — leur artillerie tonna sur les Algériens agglomérés dans le premier camp avec cette confusion et ce désordre qui caractérisent les Arabes dans un pillage. Des colonnes d'attaque sont lancées ; à cette vue, les contingents arabes prennent la fuite, entraînant les plus résolus dans leur mouvement. Hussein bey, lui-même, abandonna le champ de bataille ; son défaut d'expérience ou son manque d'énergie causèrent sa perte, aussi la calomnie ne l'épargna-t-elle pas.

Le Bache-Ar'a essaya de résister avec ses troupes régulières. Se voyant débordé de tous côtés, sans espoir de secours au milieu de populations hostiles, il dut également effectuer sa retraite, après avoir perdu beaucoup de monde et un matériel considérable.

S'il faut croire le récit de témoins oculaires, dont quelques-uns vivent encore, la fuite de la cavalerie auxiliaire de Constantine, au moment du retour offensif des Tunisiens, eut tout le caractère d'une

trahison méditée. Les soupçons les plus graves se portèrent sur deux chefs influents, — le Bache-Serradj et le Kaïd des Haracta, qui auraient reçu de fortes sommes d'argent pour faire défection et jeter même la confusion dans l'armée algérienne. Ces deux traîtres furent décapités, peu après, par ordre du Dey. — On cite aussi comme ayant fait défection, le Cheïkh Moustafa-ben-Achour du Ferdjioua (1).

Le Bache-Ar'a se plaignait au Dey du manque d'énergie de Hussein bey, et fit retomber sur lui toutes les fautes. Le Pacha le crut et, sans prendre d'autres informations, il ordonna que le bey fût immédiatement mis à mort.

L. FÉRAUD,
Interprète de l'armée.

Constantine, Mars 1863.



(1) Voir Histoire des beys de Constantine. — Revue Africaine. — 3^e année. — P. 269. — Vayssettes.